

## La mouche du coach

PERSONNAGES : Les quatre personnages sont tous cadres du groupe « global solutions for the future ».

WALTER : cadre commercial, responsable de la force de vente. Petite cinquantaine, tempes qui blanchissent, un peu hâbleur, beau parleur, trois divorces mais un chiffre d'affaires constant.

XAVIER : Cadre financier, la quarantaine. Spécialiste des chiffres, des placements, mal à l'aise dans cet univers, aurait préféré être batteur de jazz. Atteint néanmoins toujours ses objectifs.

YAELE : Cadre dans les RH, spécialiste de l'organisation et, surtout, des restructurations. 45 ans environ, divorcée et fatiguée, un fils. Façade irréprochable « executive woman ».

ZHORA : 35 ans, célibataire. Cadre dans la communication et le marketing. Rêve d'une carrière internationale, ne pense qu'à ses objectifs et à son plan de carrière.

### Acte unique, Scène première

Un refuge de montagne, faiblement éclairé par une lanterne et quelque bougies. Il fait un froid glacial. Un piolet, une corde et **une paire de skis**, un bâton de ski et deux sac à dos sont posés par terre. Sur une table bancale un petit réchaud de camping. Deux bancs, et deux chaises en piteux état complètent le décor. Au fond deux portes : l'une donne sur un mini dortoir, l'autre sur l'extérieur. Une fenêtre de chaque côté.

YAELE : *(A la fenêtre)* Trois jours ! ça fait trois jours qu'on est coincé ici et on n'a toujours aucune nouvelle des secours. *(Se détourne de la fenêtre et revient vers le centre de la pièce où les trois autres sont assis visiblement épuisés et transis de froid)*. Il faut faire quelque chose, bon sang !

WALTER : *(Somnole à moitié, enroulé dans une vieille couverture)* Tu as raison ! Analysons ...

YAELE : Il faut analyser la situation, trouver des pistes.

WALTER : Je te donne mon analyse : on est dans une merde noire.

YAELE : *(se retient visiblement)* Je te remercie pour cette exposé très fécond. *(Revient vers la fenêtre)* Il y a probablement une solution qui nous a échappé.

WALTER : Très fécond, ouais, on peut le dire. C'est moi qui ai fait l'con en acceptant ce stage pourri de motivation de l'encadrement à la mors-moi le noeud. Un stage de survie en montagne en plus ! Moi qui passe toutes mes vacances à Djerba depuis quinze ans !

ZHORA : *(d'une voix douce mais glaciale)* Ce qui révèle un goût très sûr.

XAVIER : *(Semble se réveiller, tremble de froid)* D'un autre côté, on ne nous a pas demandé notre avis. C'est les coaches qui ont décidé.

WALTER : *(Se lève et balance la couverture par terre)*. Les coaches ! Les coaches ! Des mous du bulbe qui passent leur temps à pondre des dossiers débiles en se badigeonnant le fondement avec de la pommade anti-escarres. *(Se baisse et reprend sa couverture pour s'en couvrir)*. Incapables de faire quoi que ce soit de leurs dix doigts, quand ils se lèvent de leur fauteuil ça fait un bruit de ventouse, et c'est à cause de ce genre de trouduc et de leurs **complices** qu'on est coincés dans ce refuge pourri, sans rien à claper depuis quatre jours. Putain ! Je boufferai un rat crevé si j'en voyais

un !

XAVIER : Arrête un peu, WALTER, OK ? On en est tous au même point, on a tous faim, on est tous crevés alors tes **agapes**, tu te les gardes.

YAELLE : Il faut qu'on trouve une solution, on peut pas rester ici à se lamenter en **chœur**. Il faut s'organiser, je sais pas, trouver quelque chose ... ZHORA dit quelque chose ...

ZHORA: (*Voix calme*) Bien, passons les points en revue. Nous sommes bloqués dans ce refuge insalubre et glacial à la suite d'un stage de motivation ...

WALTER: (*Se rassoit*) à la con !

ZHORA : (*imperturbable*) à la con ...

YAELLE : Walter a raison : à la con.

ZHORA : Déjà dit. Stage qui a mal tourné.

XAVIER : (*Se frotte les mains pour les réchauffer*) C'est le moins qu'on puisse dire. . Tout ça pour nous perfectionner dans l'art d'atteindre nos objectifs har-mo-nieu-se-ment. Avec un budget en baisse et deux fois moins de personnel cela va sans dire. (*Se frotte de nouveau les mains*) J'ai les **mains** gelées.

ZHORA: Tu as de la chance, Xavier, moi je suis gelée de la tête aux pieds. Donc, poursuivons l'analyse : notre premier de **cordée**, dénommé Walter, ici présent, cadre commercial de son état, incapable de s'orienter **avec** une boussole, nous a perdu dans la montagne ...

WALTER : (*Se lève, hargneux*) Parce que madame Zora, elle, bien sûr, elle sait faire. Dis donc, pourquoi tu nous a pas guidés, puisque tu es si forte, toi ? C'est pas moi qui ai décidé d'être premier de cordée dans ce stage de motivation ...

XAVIER et ZHORA **ensemble** : A la con.

WALTER : J'en ai ma claque ! Je vais finir par casser la figure à quelqu'un !

YAELLE : Calme-toi, je t'en prie, ce n'est pas le moment.

WALTER : (*Crie*) Ce n'est pas ma faute !

ZHORA : D'accord, excuse-moi, ce n'est pas ta faute. (*Un temps*) Cependant, c'est toi qui nous a mené droit sur le blizzard.

WALTER: Ouais, bien sûr. Et toi tu savais qu'on y allait dans la tempête ? Évidemment, j'ai oublié (*Se frappe le front*) Tu travailles au marketing et à la communication. Vous savez toujours tout, là-bas, dans vos bureaux ? Vous êtes les rois de la statistique. Vous passez votre vie le nez dans vos écrans, vous avez jamais vu un client de votre vie, mais vous savez ce qu'il pense, le client, hein ? Vous savez même ce qu'il veut. Ouais, le client, vous l'avez jamais rencontré mais vous le connaissez mieux que nous. Les rois de la piste, au marketing ! Tiens, puisque t'es une championne de la com', t'as qu'à prendre ton portable et faire le 18. Comme ça les secours viendront nous

chercher et on pourra se mettre à table dans un petit restau branché. (*Tourne la tête vers la table l'air faussement désolé*) Ben, vas-y, reine de la com', montre-nous donc ce que tu sais faire. La voilà, la solution. Dire que depuis quatre jours on se mord les génitoires alors que le bonheur c'est simple comme un coup de **fil**.

ZHORA : (*Lui jette un regard plein de mépris et va vers la deuxième fenêtre*). Toujours la tempête !

XAVIER : Hmm. A l'extérieur la tempête, à l'intérieur, que du vent. Quand ça se calmera on aura de nouveau du réseau.

YAELLE : Mouais, on pourra **réseauter**.

WALTER : C'est ça, je réseaute, tu réseoutes, nous réseautons. En attendant je la saute, tu la sautes, nous la sautons.

YAELLE : Tout le monde a faim. Il n'y a pas que toi.

WALTER : J'ai l'impression que j'ai vachement plus faim que vous. Et de mon point de vue, les autres ont du mal à exister. Je vois parfois quelques formes floues qui s'ébattent vaguement à la périphérie de mon champ de conscience mais ça s'arrête là.

XAVIER : Bel exemple de solidarité, dis donc ! Mais j'y pense, c'est peut-être pour ça que tu as divorcé trois fois, va savoir ?

WALTER : (*L'imitant*) Et c'est sans aucun doute pour la même raison que tu es resté célibataire, va comprendre ?

ZHORA : Au moins on peut constater que nous réagissons **harmonieusement** dans l'adversité. Une bonne équipe, c'est essentiel, avec ça, on va s'en sortir, pas de problème.

XAVIER : (*Fatigué*) Mouais, dans le fond on est clairement dans un process « win-win ».

WALTER : C'est juste, on est des winners de fond.

YAELLE : (*Crie, en pleurs*) Arrêtez ! arrêtez tous ! Je n'en peux plus de vous, vous me dégoûtez (*s'écroule et sanglote*) j'en ai assez, je veux rentrer chez moi, j'en ai assez, assez (*Zhora s'avance et la prend par le bras pour la relever mais Yaëlle se dégage vivement, Zhora s'écarte et regarde Xavier et Walter sans rien dire*) ... J'ai peur de mourir, je ne veux pas, c'est pas juste, j'ai rien fait de mal. (*Yaëlle se relève toute seule et se dirige vers le proscenium, s'assoit par terre et commence un monologue, les trois autres sont figés dans leurs positions respectives comme s'ils n'entendaient et ne voyaient plus rien.*) Je m'appelle Yaëlle, j'ai bientôt quarante-cinq ans, j'ai peur de la mort. Après quarante ans, la mort, pour une femme, cesse d'être une abstraction, cette petite chose ténue et invisible dont s'entretenaient parfois des adultes habillés de noir quand ils se retrouvaient lors d'un repas une fois la cérémonie terminée. A mon âge, la mort s'incarne, on la sent, partout, parfum fugace et répugnant, elle imprègne toutes les heures ; alors on se bouche le nez, on ne veut pas y croire, on ne veut pas savoir, mais l'horizon s'écroule, petits bouts de ciel tombant dans l'abîme. J'ignore pourquoi j'ai peur de mourir, ma vie n'a pas été si heureuse que je l'aurais voulu, pas malheureuse non plus, une vie comme des millions, peut-être des milliards d'autres. J'ai aimé, un peu, j'ai été aimé, peut-être (*un temps*) au début, oui, peut-être au début. Les choses naissent toujours très fortes, au début, puis elle se fanent, doucement, et enfin elles meurent à leur tour. Tout

meurt, mais moi, je ne veux pas, je refuse, j'ai trop peur. Ce néant qui m'aspire, qui me guette comme sa proie, dans l'ombre du futur, ce tunnel que j'aperçois, tout cela me terrifie. Pourtant quand j'y songe — et j'y songe tous les matins quand je me lève et j'y songe tous les soirs quand je m'allonge dans le noir — toutes ces heures perdues, ces regards envolés, ces amours asséchées, ces souvenirs perdus que valent-ils vraiment ? Est-ce bien cela que l'on appelle une vie ? (*un temps. Se lève*) J'ai bientôt quarante-cinq ans, je suis fatiguée de cette existence, la faucheuse le sent qui renifle mes traces comme le chien de meute flaire les laissées de la bête qui court encore loin devant lui mais qui sait qu'elle accomplit son dernier galop. Je ne regarde plus en arrière car la bête est là, à l'affût ; je crains l'embuscade, on appelle cela un AVC, je crois, ou bien un infarctus, ou encore (*un temps*) un cancer. Je regarde droit devant moi, je serre les dents, je suis seule, mon fils est parti, il vit près mais il voit loin. Certains soirs quand je reviens chez moi, je m'assois et je pleure. On m'a dit que cela fait du bien de pleurer, ou je l'ai lu (*réfléchi*) oui, il me semble que je l'ai lu dans un magazine de psychologie, sans doute chez un médecin, chez un coiffeur, dans un avion. D'ordinaire je ne lis pas les magazines de psychologie, ils me dépriment, on n'y apprend rien qu'on ne sache déjà. Celui-là, je m'en souviens parce qu'il y avait une femme, plus jeune que moi, qui pleurait, en couverture. C'est bien les gens qui pleurent en couverture des magazines, pour les ventes des magazines, c'est bien. (*Un temps*) Il paraît que les gens qui rient c'est pas mal aussi, mais c'est moins bien que ceux qui pleurent, pour la couverture s'entend. Pour les ventes, par conséquent. Or donc ce magazine de psychologie me conseillait de pleurer, et ainsi d'entrer en contact avec cette part de moi-même que j'oubliais, forcément. J'oublie souvent mes clés, et le pain aussi, mais je ne savais pas qu'on pouvait s'oublier soi-même. Quand je l'ai appris, j'ai eu grand peur. Cela m'a donné envie de pleurer, je me suis retenue. Je n'étais pas seule dans la salle ... ou dans l'avion. Depuis j'essaie de pleurer, disons, quinze minutes par jour ; c'est dur parfois car je fais beaucoup d'heures, j'ai un travail prenant mais la plupart du temps je remplis l'objectif. Après, c'est vrai, je me sens un peu mieux. Mais je ne sais pas si c'est parce que j'ai pleuré ou parce que j'ai atteint mon objectif d'un quart d'heure lacrymal. J'aime atteindre mes objectifs, j'ai toujours atteint mes objectifs, je me suis toujours fixé des objectifs que je pouvais atteindre. Ma vie n'est qu'une longue suite d'objectifs. C'est à cause de cela que je suis number three aux RH de ma « company ». C'est quoi les « RH » ? Ah ah ! Je vois que je ne m'adresse pas à des « executive » ? Vous ne connaissez pas le « corporative language » ? (*Amorce un mouvement de recul*) Vous êtes des employés, disons, subalternes ? (*Se recule franchement*) Ou alors des ... fonctionnaires ! Ah ! (*elle trébuche et tombe*) Non, c'est impossible, il n'y en a quasiment plus (*Se relève en époussetant sa robe*). Les RH voyez-vous sont le cœur du process économique basé sur la flexibilité des actants dans le respect absolu d'un process de floading management bien sûr. (*S'échauffe et fait de grands gestes*) Le métier évolue en permanence, il faut se tenir constamment sur le fil, saisir toutes les « opportunités », être visionnaire dans son management et créatif à tout instant. Un exemple ? Il y a vingt ans je passais le plus clair de ma journée à faire passer des entretiens d'embauche, aujourd'hui, je ne fais plus que des entretiens préalables au licenciement. Je suis a-dap-ta-ble (*Prononce à l'américaine « adaptébeul »*) Mais au fait pourquoi avoir recruté autant d'inutiles ? Sans doute une idée du « top management » ... (*De nouveau abattue*) Je ne pleure qu'en privé, seule, chez moi, car j'ai un poste important, cela pourrait nuire à mon plan de carrière si les ressources humaines apprenaient mon vice, il me faut conserver un certain standing. C'est plus facile dans mon canapé devant la télé mais j'y arrive aussi dans ma salle de bains. Dans la chambre, quelquefois. J'ai lu également qu'il fallait boire beaucoup, pour les reins, la peau et les tendons. Je l'ai lu dans un magazine de santé (*un temps*) chez mon coiffeur sûrement. Il faut boire un litre d'eau par jour. Moi, je bois plus, je bois au moins un litre et demi, parfois deux. Je suppose que quand on pleure tous les jours il faut boire un peu plus, c'est logique. Je ne bois pas que de l'eau. J'utilise du whisky, en quantité variable, ça me fait pleurer encore plus. Avant, je faisais du jogging, du step, du stretching, j'ai tout arrêté, je ne pouvais plus tout mener de front, j'ai fait des choix en fonctions de mes objectifs. Maintenant je pleure et c'est tout. Mais je me donne à fond. (*Un temps*) Je me demande vraiment si ma vie n'est qu'un échec. (*Un*

**temps**) Je ne veux pas mourir. J'ai froid, j'ai peur.

*Les autres s'animent comme s'il n'y avait eu aucune interruption*

XAVIER : Je viens d'avoir une idée pour sortir d'ici.

WALTER, YAELLE, XAVIER *ensemble* : Quoi ?

XAVIER : Vous vous souvenez du sac rouge qu'un des coach nous a donné avant de partir ? On l'avait complètement oublié !

WALTER : Un sac rouge ? Au départ ?

XAVIER : Oui, le coach nous l'a donné avec quelques instructions.

WALTER : Un coach qui a de l'instruction, ça se saurait !

ZHORA : Tais-toi, je réfléchis. (*Un temps*) Maintenant, que tu le dis, je me souviens, en effet. Il a dit qu'il contenait du matériel de survie, je crois ...

XAVIER : Qu'est-ce qu'il y avait précisément à l'intérieur ?

ZHORA : Je ne sais plus.

YAELLE : Attends, attends, il y avait des fusées et une balise ... Argos ? Non, je ne crois pas.

ZHORA : C'est pas seulement pour les bateaux ce truc ?

WALTER : Non, en fait c'est une balise Cospas-Sarsat qui est dérivée du système Argos. C'est une balise de géo-localisation. Je comprends ce que tu veux dire, Xavier.

XAVIER : Sauf que c'est le même système que pour les alpinistes ...

ZHORA : Oui, c'est ça, il a dit « PLB » c'est-à-dire ...

WALTER : Que c'est la personne en détresse qui doit l'activer. Sans cette activation elle ne sert à rien.

XAVIER : Qui a pris le sac en partant ?

ZHORA : C'est Walter.

WALTER : Exact. Sauf qu'après ce n'est plus moi qui l'avait.

XAVIER : Qui ?

WALTER : Toi. Quand on s'est encordé j'ai gardé mon sac et mes skis mais je t'ai donné le reste, dont le sac rouge.

XAVIER : Je ne me souviens plus de là où je l'ai perdu.

ZHORA : Normal, parce c'est moi qui l'ai gardé en fait. Comme tu portais aussi le sac de ravitaillement, tu m'as demandé de le prendre. J'ai pas voulu alors tu l'as laissé tomber par terre.

XAVIER : *(Dépité)* Oh non ... c'est fichu.

ZHORA : Non, je l'ai finalement récupéré.

WALTER : Et tu l'as porté jusqu'au bout ?

ZHORA : Oui, jusqu'à ce qu'on soit dans l'avalanche qui nous a poussés ici.

YAELLE : Donc, il doit toujours être dans les parages.

WALTER : Sous trois mètres de neige, facile !

XAVIER : Non, pas forcément. On n'a pas été complètement enseveli. Il y a une petite chance pour qu'il soit près de la surface et peut-être pas très loin du chalet puisqu'on s'est arrêté là.

WALTER : Toute petite.

ZHORA : Et une grande chance pour qu'on crève tous ici si on ne fait rien.

WALTER : Je vais regarder comment ça se présente dehors. *(Il se dirige vers la porte puis semble hésiter, se retourne et voit les trois autres en train de l'observer. Aucun n'esquisse le moindre mouvement. Il saisit la poignée de la porte.)* Je vois qu'on est tous solidaire, n'est-ce pas ? *(Il sort)*

## Scène Deux

ZHORA : Et si ?

XAVIER : *(Regarde la porte)* Tais-toi.

YAELLE : Finalement, il a plus de courage que nous.

ZHORA : C'est son choix, après tout.

XAVIER : C'est juste pour jeter un coup d'œil. Selon mes calculs il n'y a aucun risque.

ZHORA : *(Sourit)* Alors pourquoi tu n'y es pas allé, toi ?

YAELLE : Tu as calculé les risques ? Comme quand tu calcules les taux de retour sur investissement dans les centres de profit ? Ça se résume à ça ta façon de voir la vie ?

XAVIER : Je n'ai pas de leçon à recevoir de toi. T'es censée bosser à l'organisation, non ? Alors, pourquoi t'as pas trouvé toi-même une vraie solution si la mienne ne te convient pas ? Qu'est-ce que tu as fait depuis le départ à part chialer et râler ? C'est ça l'organisation rationalisée ? Vous êtes vraiment tous des bras cassés aux RH !

ZHORA : Elle ne parlait pas de ta prétendue solution mais de la façon dont tu calcules le prix de la

vie humaine comme si c'était investissement sur le marché à terme. Mais pour toi ça ne pose visiblement pas de problème.

XAVIER : Ça suffit à la fin ! J'en ai plus qu'assez ! J'ai juste dit que je ne pensais pas qu'il courait grand risque, et puis point barre. Les procès d'intention, vous vous les gardez, je n'ai pas de leçon de morale à recevoir de vous. (Xavier se relève et se dirige seul vers le proscenium, s'assoit par terre et commence un monologue, les trois autres sont figés dans leurs positions respectives comme s'ils n'entendaient et ne voyaient plus rien.) Je m'appelle Xavier, j'ai quarante ans, je suis célibataire, tous mes amis estiment que j'ai réussi ma vie, moi je sais que je l'ai ratée. Je suis allé dans de bonnes écoles, celles où on ne rentre que sur concours, celles où tout le monde parle anglais même pour demander où sont les chiottes, celles qui coûtent très, très cher, celles où on achète son poste, comme pour les charges de l'Ancien Régime. Ça s'appelle une grande école de commerce, de finances, de business ; on y apprend aussi bien à resserrer un taux de crédit que le noeud de sa cravate sans pouvoir décider quel est le plus important des deux. Un jour on ne se pose même plus la question. On y perfectionne l'art de verser des dividendes aux actionnaires, du champagne dans les coupes et des larmes de crocodile sur le petit personnel qu'on met au tapis, « Business as usual », c'est la vie, tant pis pour eux. On n'y apprend pas à calculer, ça on sait le faire depuis la naissance, c'est héréditaire ; on y apprend que tout est calculable, que même si certaines choses n'ont pas de prix elles ont toutes un coût. J'ai appris tout cela, jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la nausée, l'argent qui coule à flots, la puissance le respect, la peur, aussi, de ne plus être invité à certaines réunions. J'ai aussi appris à rencontrer les autres, ceux qui ont fait d'autres écoles moins prestigieuses, ou pas d'écoles du tout, j'ai appris à les mépriser courtoisement, d'un signe de tête juste assez négligent accompagné d'un regard flottant, qui rend l'autre presque invisible et honteux de cette transparence devant l'opacité que vous donne l'argent et la puissance. J'ai passé ma vie à calculer, à spéculer, à parier, quelques zéros de plus ici, hop !, quelques-uns de moins là, et hop !, personne n'y comprend rien de toute façon, même pas moi, parfois. Je suis un prestidigitateur du taux d'intérêt, un illusionniste de l'actuariel brut, un acrobate de la réduction d'impôt, un escamoteur de profit, un jongleur de marges brutes. Je me sens vieux et desséché, comme ces poissons qui ont cuit au soleil sur les marchés d'Afrique, le ventre gonflé d'ordure, l'oeil creux, la gueule ouverte suant les poisons. La vie m'a essoré, blanchi comme un os de seiche. J'aurais tant voulu être batteur de jazz, me loger dans le temps et scander de précieuses minutes à coups de balais et de baguettes mais je n'en peux mais, j'ai de plus en plus souvent envie d'en finir. J'ai vécu mon existence en pilotage automatique en attendant le dépôt de bilan. Plus j'investis des sommes ahurissantes pour mon entreprise plus elle m'investit de responsabilités effarantes et plus je me désinvestis de ma vie qui est devenu un pantalon deux fois trop grand, dont j'ai rompu la ceinture, et qui me tombe sur les chevilles au moindre effort. Le roi est nu, vive le roi. (*Un temps*) Est-il l'heure de mourir ? (*Il s'écroule dans un fauteuil et se met la tête sous une couverture*)

*Les autres s'animent comme s'il n'y avait eu aucune interruption*

### Scène Trois

*La porte s'ouvre, on voit Walter s'avancer, un peu chancelant. Il ferme la porte difficilement.*

WALTER : On n'y arrivera pas, la tempête est trop forte, on va tous crever ici.

YAELLE : Je ne veux pas mourir, je ne veux pas, ce n'est pas juste !

ZHORA : Non. On ne va pas crever là, dans ce refuge pouilleux, non, non et non !

*On entend alors le bruit assez faible d'une sirène de police. Tous se figent en écoutant attentivement.*

YAELE : *(En criant)* Les secours, la police ! Ils viennent nous chercher. On est sauvé !

WALTER : *(La regarde attentivement avec une expression pleine de pitié)* Ici ? A 2500 mètres d'altitude ? En pleine tempête ? Ils font des patrouilles en scooter des neiges avec les sirènes sur la casquette ?

YAELE : M... Mais, j'ai entend ...Je , je

WALTER : Et si c'est les pompiers qui viennent pour les calendriers de fin d'année, tu leur dis que c'est plié, j'ai plus un rond et on n'a même pas de vin chaud à leur offrir. T'es vraiment bonne qu'à virer du personnel, toi.

YAELE : *(En pleurant)* mais j'ai bien entendu ...

ZHORA : *(Lui mettant doucement la main sur l'épaule)* Mon portable.

YAELE : Ton ?

ZHORA : C'est la sonnerie qui indique que j'ai plus de batteries.

*Yaëlle s'effondre dans un fauteuil.*

WALTER : Comme si c'était pas assez humide dehors ! Bon, qu'est-ce qu'on fait ? Comme lui *(désigne d'un mouvement du pouce Xavier qui semble dormir sur son fauteuil)* ? On se laisse couler ? *(Comme elle)* On pleure ?

ZHORA : Tu as mieux à proposer ?

WALTER : Peut-être ...

ZHORA : Vas-y, je t'écoute.

WALTER : Je vais te faire voir.

*Walther l'amène près de la porte et l'ouvre. Ils sortent tous les deux un bref instant. Ils rentrent ensuite et se dirigent vers les cordes qui sont à terre.*

ZHORA : C'est risqué mais ça peut marcher.

WALTER : *(En s'enroulant la corde autour de lui)*. Ca va marcher. Je prends les skis *(Chausse les skis)*

*Ils sortent. Rideau.*

*Les quatre personnages sont autour de la table, autour d'une balise.*

### **Scène quatre**



YAELE : Tu crois qu'elle fonctionne ?

WALTER : Evidemment, c'est indestructible, ces trucs, c'est prévu pour.

XAVIER : Je n'en reviens encore pas que vous ayez pu la récupérer.

ZHORA : Le travail d'équipe, toujours.

WALTER : Ouais, le vrai travail d'équipe. Disons, une certaine solidarité. On a bien vu que vous étiez au bout du rouleau alors je me suis dit qu'à deux c'était jouable. Un qui explorait les alentours du chalet en skis avec une corde autour de la ceinture et Zhora qui tenait la corde sur le perron en donnant des secousses pour indiquer la droite ou la gauche parce je n'y voyais strictement rien. Quand j'étais complètement gelé, on inversait les rôles. C'est Zhora qui est tombée dessus.

ZHORA : Vraiment tombée d'ailleurs. Elle dépassait un peu, j'ai un ski qui a buté dedans et je me suis vautrée.

XAVIER : Qu'est-ce qu'on va faire quand on aura été secouru ?

WALTER : Moi, j'irai voir le coach et je lui mettrai mon poing dans la gueule.

XAVIER : Hmmm, bonne idée. Et après ?

WALTER : Après ? J'en sais fichtre rien.

YAELE : Moi, je leur colle ma démission. Fini, « global solutions for the future ».

ZHORA : Et si on créait « Local Solutions for the Present » ?

XAVIER : Excellent ! On s'associe .

YAELE : On monte notre boîte ? Mais dans quel secteur ?

ZHORA : Je sais : économie solidaire.

XAVIER : J'ai eu la même idée. J'en ai ma claque d'entuber la planète.

WALTER : D'accord mais à une seule condition.

ZHORA : Quoi.

WALTER : On place de siège social de notre truc dans une ville où le record de froid est de quarante degrés à l'ombre.

YAELE : D'accord, coach !

WALTER : Non, le coach c'est Zhora. moi je suis seulement la mouche du coach.

RIDEAU